

SALON DU LIVRE DE SAINT-PAUL

Daniel Lauret : « Kal est la mauvaise conscience des Réunionnais »

Le livre «Kalla mon amour» a reçu le prix «In bébé livr» au salon du livre de Saint-Paul qui se tient jusqu'à ce soir.

Son auteur, Daniel Lauret, raconte l'histoire d'amour d'une maîtresse avec l'esclave Kalla, qui a donné naissance au mythe de Grand-mère Kal.

– Quel sentiment vous anime après avoir reçu ce prix in bébé livr ?

– Je suis très fier de ce prix. Il y a quelque chose de signifiant dans le mot «bébét». À l'origine, c'est quelque chose qui fait peur. Mais utilisé comme un adjectif, ça marque simplement l'intensité. Un peu comme «un embouteillage monstre» en français. C'est un retournement du stigmat. Dans mon roman aussi, il y a un retournement du stigmat. Cette femme annonciatrice de mort, vêtue de noire devient une jeune et belle esclave. Florence Vitry, peintre de la cafritude, transfigure ce personnage.

« Des tas de Réunionnais ont une grand-mère Kal »

– Pourquoi vous êtes-vous intéressé à Grand-mère Kal ?

– Tout est parti d'une exposition à Villèle où des listes de chasseurs de marrons étaient exposées. À l'époque, ces chasseurs étaient vus comme de bons citoyens. Et puis, j'ai vu un Lauret dans la liste. Ça m'a turturé. J'ai aussi retrouvé le fait réel qui a donné la légende

de Kal racontée par Marguerite Hélène Mahé dans «Eudora». On y lisait l'histoire d'une jeune esclave du nom de Kal qui donna l'alerte lorsque sa maîtresse fut enlevée. Pour avoir pris le parti de cette dernière contre les marrons, elle sera à son tour enlevée puis tuée. J'ai voulu savoir si cette histoire n'était qu'une légende. Or, en 1735, à la rivière Saint-Etienne, des esclaves ont enlevé une jeune noire et l'ont tuée. Elle s'appelait Kal. Ce que je croyais être une fiction a rejoint la réalité.

– Votre livre, c'est aussi une façon de parler de l'esclavage ?

– Je parle de la coutume qui consistait à offrir à l'enfant du maître un jeune esclave, un peu comme si on offrait un animal de compagnie. Quand, c'était une fille, la jeune esclave restait à la maison. Il se créait des liens entre elle et les enfants. Parfois un peu plus... C'est cette histoire d'amour entre la jeune Kalla et la fille du maître qui m'intéressait. J'ai voulu déboulonner le mythe de Grand-mère Kal qui a perdu de son sens avec l'irruption d'Halloween. Naïvement, je me suis lancé dans ce projet en pensant uniquement que Kal était une légende. Et puis, j'ai découvert que Kal était une esclave, que beaucoup de jeunes femmes et de jeunes hommes s'appelaient Kal. Il y a même eu un mariage entre une jeune femme Kal et un Payet ! Ça veut dire qu'il y a

des tas de Réunionnais qui, sans le savoir, ont une grand-mère Kal dans leur généalogie.

– Mais comment Kal est devenue une sorcière dans la légende réunionnaise ?

– L'histoire de grand-mère Kal est devenue emblématique d'une situation globale comme Madame Desbassayns est devenue emblématique de la maltraitance envers les esclaves. Kal est le symbole de la maltraitance faites aux jeunes femmes. Mon interprétation, c'est que Kal est la mauvaise conscience des Réunionnais. C'est une peur qui vient du fond des âges : la peur des esclaves pour les maîtres, la peur des maîtres pour les esclaves. Cette mauvaise conscience prend forme dans le mythe de Kal.

« Nous sommes tous des blancs-noirs »

– Pourquoi ce titre «Kalla mon amour» ? Vous aimeriez qu'on reconnaisse à Kalla autre chose que l'image de la sorcière qui en est restée ?

– J'étais très impressionné par le titre «Hirochima mon amour» de Marguerite Duras. Elle parle du désastre, de la guerre, de la violence et en même temps, il y a de l'amour, de la réconciliation et de

la résilience. «Kalla, mon amour», c'est pareil. Il y a de l'esclavage, il y a de la barbarie, il y a de l'amour, il y a de la résilience et de la réconciliation. Ce qui m'intéressait, c'est

ce pont entre blancs et noirs qui vient fracturer ce clivage parce que je pense qu'il n'est pas exact. S'il n'avait pas été brisé, on n'aurait pas eu la Réunion. On sait très bien

qu'ici, il n'y a pas de blanc, il n'y a pas de noir. Nous sommes tous des blancs-noirs.

Propos recueillis par Jean-Philippe LUTTON



Daniel Lauret est l'auteur de «Kalla mon amour», aux éditions Orphie.

En complément Daniel Lauret écrit :

Bébét livr.

Ce signifiant me paraît riche pour plusieurs raisons.

En français, quand on dit, par exemple, « un embouteillage monstre » (très important) le Nom « monstre » devient Adjectif pour exprimer l'intensité. Dans une construction analogue, en créole, on emploie aussi le Nom, en l'occurrence « Bébète », (un insecte, un animal et, au sens figuré, un monstre, une personne méchante) comme Adjectif pour exprimer l'intensité. « Bébét livr » est à prendre ici au sens de livre « Livre important ». Heureuse trouvaille.

L'heureuse trouvaille, dans le recours à cette expression, c'est qu'elle a pour effet de retourner le stigmat.

Si le Nom « Bébét » a vocation à repousser, l'Adjectif « bébé » marque ici une valorisation. Le mot ne fait plus peur, il en impose en venant souligner une qualité, en l'occurrence, littéraire.

Les artisans de ce Prix littéraire ont choisi un titre en créole. C'est une façon d'accorder du prix à une langue qui, naguère encore, n'en avait pas ou si peu, une langue, minorée, dévalorisée en un mot, stigmatisée. Leur choix, politique, retourne le stigmat. Le « kozman trou bébé » devient « in bébé lang ».

A noter enfin que la fonction d'embellissement, d'anoblissement va bien au livre, à la littérature qui est, par essence, un espace de sublimation.

« Tu m'as donné ta boue et j'en ai fait de l'or ». Vous aurez reconnu le vers de Baudelaire, « in bébé poète », en épilogue des « Fleurs du Mal », « in bébé recueil de poèmes ». Les poètes, les romanciers sont des alchimistes puisque la littérature a le pouvoir de métamorphoser sinon en Or du moins en Art ce qu'elle touche.

La fonction d'un Prix littéraire est de mettre en lumière, de mettre en valeur. Cette expression créole admirative lui va donc comme un gant.

A noter que l'adjectivation de "bébét" pour exprimer l'intensité en créole semble être de création récente. Elle est une expression du "parler jeune". Elle n'est attestée ni dans le dictionnaire d'Alain Armand Kréol Rénioné / Français (1987) ni dans le Dictionnaire d'Expressions créoles, Semi-lo-mo, (2002) de Daniel Massé.